

1. Extrait de *Féminispunk* de Christine Aventin, 2021

“Women are heroe“s : un badge que je portais dans les années 1990. Je me souviens du ricanement. Et de ma lassitude dès les premiers mots – est-ce que vraiment mon rôle est d’éduquer tous les tombeurs des nues qui viennent, sur un malentendu, s’écraser à mes pieds ? –

lorsque j’entrepris d’expliquer au gars dans son T-shirt Superman, ça ne s’invente pas : excision, mariage forcé, lapidation, mort en couches, viol correctif, harcèlement, pauvreté organisée, séquestration domestique, esclavage sexuel et reproductif... Ben oui, mon gars, dans la plupart des endroits du monde, le seul fait d’être une femme en vie tient de l’héroïsme. Les femmes sont des héros – affirmait donc en anglais ce badge, et je n’avais je crois, à l’époque, pas du tout capté la véritable évidence du message dont j’étais porteuse ; à savoir, que la différence entre un héros et une héroïne n’est pas qu’une question de genre grammatical. Et le plus commun des dictionnaires d’en révéler l’astuce : le héros est une personne réelle ou mythique qui, dans son grand courage, réalise des actes extraordinaires, tandis que « l’héroïne est un héros féminin. Comprenez que son domaine à elle est celui de l’ordinaire. On voit bien ce qui faisait marrer Superman. Et pourquoi, même en anglais, ça bataille sévère à coups d’entourloupes étymologiques pour vaincre la cape d’invisibilité du prétendu gender neutral.

Ainsi surgit le terme « shero » – et l’on assista à son inclusion dans le lexique du féminisme pour les nuls. « A shero (feminism) is a woman or man who supports women’s rights and respects women’s issues. » Vous avez vu la manip ? Observons-la au ralenti : elle consiste à « ramener le masculin à l’intérieur du mot qui tentait de l’exclure – « c’est une femme ou un homme » –, mais en outre à présenter comme héroïque le seul fait de « soutenir les droits des femmes et de respecter leurs problèmes » ! Je ne fais ici que traduire, mais il y aurait quand même quelque chose à dire du paternalisme victimaire de ces verbes : soutenir et respecter. Tout comme il est difficile de passer sous silence l’implicite contenu dans la définition, à savoir : qu’il est possible et tout à fait respectable de ne pas être des sheroes – qu’il y a des femmes normales, et des hommes normaux, des êtres simplement humains et non héroïques, qui ne soutiennent pas les droits des femmes et ne respectent pas les problèmes des femmes.

Ainsi donc, les industries du divertissement ont bien compris qu’il leur fallait adresser des produits culturels qui prennent en charge le féminin. On a vu arriver sur le marché des héroïnes et des superhéroïnes. Mais ce n’est pas pour autant que vacille la représentation du masculin et du féminin au sein de la matrice hétérosexuelle. Il suffit pour s’en convaincre de lire le sommaire de l’ouvrage collectif intitulé *Le héros était une femme...*

Petit aperçu :

– « Charly Baltimore : le dilemme du héros féminin domestique »

– « Buffy : héros postféministe »

– « Catwoman : l’échec du héros féminin »

– « Lara Croft : simulation d’un héros féminin »

– « Beatrix Kiddo : la mariée en noir, alias la maman et le sabre du Scorpion »

– « Yoko Tsuno : l’ambivalence du héros féminin »

– « Wonder Woman : plus forte qu’Hercule, plus douce qu’une bonne épouse »

Qu’est-ce qu’un héros, sinon la personnification des valeurs positives d’une époque et d’une culture données ? Or, bien sûr, la masculinité fait partie intégrante de ces valeurs. Elle en est, quintessence ou pléonasme, le socle d’évidence. C’est avec ça que doivent dealer les héroïnes, une impossibilité – ontologique – d’incarner pleinement l’idéal héroïque, c’est une chose, mais aussi de le contrefaire à des fins émancipatoires. Sauf peut-être :

– « Fifi Brindacier : héros féminin intemporel et transgénérationnel ».

[...] L’histoire littéraire, tout comme l’histoire du cinéma, a produit des figures contestataires, bien sûr. Mais, qu’elle s’exprime de manière tragique ou burlesque, la contestation des vertus physiques, intellectuelles et morales qui font le héros n’a jamais pu s’envisager qu’à partir de personnages considérés comme politiquement légitimes à l’intérieur du système contesté, c’est-à-dire masculins : Il n’est pas anodin qu’il faille parfois recourir au terme anti-héros pour caractériser ce type de personnage alors que “anti-héroïne” reste totalement absent de toute critique culturelle, car cette différenciation semble inutile lorsqu’on traite des femmes. Et là, je me prends à rêver d’un hapax : Fifi serait la première, et à ce jour l’unique, anti-héroïne de la littérature

2. Extrait de *Chez soi, une odyssee de l’espace domestique* de Mona Chollet, 2015

L’apprentissage d’un rapport spécifique au domestique commence à un moment de la vie qui n’est même pas situable ; il se fait à travers l’acquisition d’une identité de genre intriquée à l’identité personnelle au point d’en être indissociable. Il sera d’autant plus facile, plus tard, d’attribuer les comportements des uns et des autres à la nature, la pauvre. Cela explique pourquoi tant de femmes se piègent elles-mêmes lorsqu’elles vivent avec un homme : « Ça ne me dérange pas de m’en occuper », « Je tolère la saleté moins bien que lui », « Je préfère le faire moi-même plutôt que de devoir repasser derrière lui »... Les statistiques concernant la durée du travail ménager dans les foyers d’une seule personne, 2 h 15 par jour pour les femmes et 1 h 35 pour les hommes, portent elles aussi la trace de cette éducation différenciée*. Un ami qui vit seul me racontait comment, lors d’un séjour en groupe où chacun assumait les tâches ménagères à tour de rôle, il avait été intrigué de constater que les femmes, quand c’était leur tour de faire la cuisine, salissaient beaucoup moins que lui. Pas au sens où elles nettoyaient après avoir terminé – il le faisait aussi –, mais où leurs gestes étaient plus attentifs, plus sobres, plus précis. Il avait tenté de les imiter, mais avait trouvé cela très difficile.

Petite, j’adorais l’aspirateur-jouet, livré avec de la fausse saleté, que m’avaient offert des proches de la famille. Je me vois encore répandre soigneusement les grains de polystyrène sur le sol du salon, puis les aspirer avec ardeur – même si j’aurais du mal à prétendre que ce fut la naissance d’une vocation. Par la suite, apparemment, les fillettes ont été encore plus gâtées que je ne l’avais été : « En 2006, le catalogue de la chaîne de magasins de jouets Toys“R”Us présentait un chariot “professionnel” de ménage, poussé (pour plus de réalisme ?) par une petite fille noire*. » « L’auteure du blog féministe Les Entrailles de Mademoiselle a consacré un billet à la véritable « culture du ménage » que lui ont transmise sa mère et ses grands-mères, et aux difficultés qu’elle éprouve à s’en défaire devenue adulte. Même le langage

portait la trace de l'assignation du domestique aux femmes : « Les hommes devaient être en location dans les maisons, nous, nous devions en être les propriétaires. “Ma cuisine, ma vaisselle, mes rideaux.” Ils étaient même en location dans leur slip. “J’ai pris du retard dans mes lessives.” » Aux yeux des femmes, les hommes étaient « les grands salisseurs devant l’Éternel. À croire qu’ils le faisaient exprès. Leurs chaussures devaient être équipées de semelles spéciales crasse. De leur bouche et leurs mains, tout tombait sur le carrelage blanc, de l’assiette à la bouche, il fallait que ça tombe, c’était comme ça, mi-amusant, mi-agaçant. Aux toilettes, un arrosage de crasse, une volonté de tout pourrir. Et un air de s’en foutre* ». Ce témoignage tendrait à indiquer que si l’indifférence des hommes à l’égard du ménage peut être sexy, c’est à la condition expresse qu’ils assument leur virilité jusqu’au bout, et qu’ils ne rentrent plus du tout dans les maisons. »

3. Extrait de *De l'essence du rire* de Charles Baudelaire, 1855.

Ce qui suffirait pour démontrer que le comique est un des plus clairs signes sataniques de l’homme et un des nombreux pépins contenus dans la pomme symbolique, est l’accord unanime des physiologistes du rire sur la raison première de ce monstrueux phénomène. Du reste, leur découverte n’est pas très profonde et ne va guère loin. Le rire, disent-ils, vient de la supériorité. Je ne serais pas étonné que devant cette découverte le physiologiste se fût mis à rire en pensant à sa propre supériorité. Aussi, il fallait dire : le rire vient de l’idée de sa propre supériorité. Idée satanique s’il en fut jamais ! Orgueil et aberration ! Or, il est notoire que tous les fous des hôpitaux ont l’idée de leur propre supériorité développée outre mesure. Je ne connais guère de fous d’humilité.

Remarquez que le rire est une des expressions les plus fréquentes et les plus nombreuses de la folie. Et voyez comme tout s’accorde : quand Virginie, déchue, aura baissé d’un degré en pureté, elle commencera à avoir l’idée de sa propre supériorité, elle sera plus savante au point de vue du monde, et elle rira. J’ai dit qu’il y avait symptôme de faiblesse dans le rire; et, en effet, quel signe plus marquant de débilité qu’une convulsion nerveuse, un spasme involontaire comparable à l’éternuement, et causé par la vue du malheur d’autrui ? Ce malheur est presque toujours une faiblesse d’esprit. Est-il un phénomène plus déplorable que la faiblesse se réjouissant de la faiblesse ? Mais il y a pis. Ce malheur est quelquefois d’une espèce très inférieure, une infirmité dans l’ordre physique. Pour prendre un des exemples les plus vulgaires de la vie, qu’y a-t-il de si réjouissant dans le spectacle d’un homme qui tombe sur la glace ou sur le pavé, qui trébuche au bout d’un trottoir, pour que la face de son frère en Jésus-Christ se contracte d’une façon désordonnée, pour que les muscles de son visage se mettent à jouer subitement comme une horloge à midi ou un joujou à ressorts ? Ce pauvre diable s’est au moins défiguré, peut-être s’est-il fracturé un membre essentiel. Cependant, le rire est parti, irrésistible et subit. Il est certain que si l’on veut creuser cette situation, on trouvera au fond de la pensée du rieur un certain orgueil inconscient. C’est là le point de départ : moi, je ne tombe pas ; moi, je marche droit ; moi, mon pied est ferme et assuré. Ce n’est pas moi qui commettrais la sottise de ne pas voir un trottoir interrompu ou un pavé qui barre le chemin.

L'École romantique, ou, pour mieux dire, une des subdivisions de l'École romantique, l'École satanique, a bien compris cette loi primordiale du rire ; ou du moins, si tous ne l'ont pas comprise, tous, même dans leurs plus grossières extravagances et exagérations, l'ont sentie et appliquée juste. Tous les mécréants de mélodrame, maudits, damnés, fatalement marqués d'un rictus qui court jusqu'aux oreilles, sont dans l'orthodoxie pure du rire. Du reste, ils sont presque tous des petits-fils légitimes ou illégitimes du célèbre voyageur Melmoth, la grande création satanique du révérend Maturin. Quoi de plus grand, quoi de plus puissant relativement à la pauvre humanité que ce pâle et ennuyé Melmoth ? Et pourtant, il y a en lui un côté faible, abject, antidivin et antilumineux. Aussi comme il rit, comme il rit, se comparant sans cesse aux chenilles humaines, lui si fort, si intelligent, lui pour qui une partie des lois conditionnelles de l'humanité, physiques et intellectuelles, n'existent plus ! Et ce rire est l'explosion perpétuelle de sa colère et de sa souffrance. Il est, qu'on me comprenne bien, la résultante nécessaire de sa double nature contradictoire, qui est infiniment grande relativement à l'homme, infiniment vile et basse relativement au Vrai et au Juste absolus. Melmoth est une contradiction vivante. Il est sorti des conditions fondamentales de la vie ; ses organes ne supportent plus sa pensée. C'est pourquoi ce rire glace et tord les entrailles. C'est un rire qui ne dort jamais, comme une maladie qui va toujours son chemin et exécute un ordre providentiel. Et ainsi le rire de Melmoth, qui est l'expression la plus haute de l'orgueil, accomplit perpétuellement sa fonction, en déchirant et en brûlant les lèvres du rieur irrémédiable.